

UNE DYNASTIE  
AMÉRICAINE

*les*  
**Rockefeller**

**Peter Collier**  
**David Horowitz**

SEUIL

ment de ces objectifs désintéressés. Nos capacités individuelles et les ressources matérielles dont nous nous trouvons disposer, nous avons l'intention de les mettre au service de ces objectifs. Agissant ensemble d'un commun accord, nous serons en position plus forte, non seulement pour promouvoir nos intérêts communs, mais pour sauvegarder et développer les intérêts qui sont propres à chacun de nous. Nous serons libres de poursuivre des carrières indépendantes selon les goûts de chacun, et en même temps nous profiterons au maximum de la diversité de nos vocations pour atteindre les objectifs communs. En conséquence, nous constituons ici une association dont la finalité sera la réalisation des objectifs précités. »

Pearl Harbor les avait quelque peu détournés de cette entreprise; à présent, six ans plus tard, ils revenaient dans les bureaux du 56<sup>e</sup> étage de l'immeuble RCA, au Rockefeller Center, pour reprendre l'affaire là où ils l'avaient laissée. Leur père y avait réservé à chacun des locaux, à l'époque où le Bureau familial y avait été transféré, quittant l'adresse historique du 26 de Broadway, et bien que Winthrop travaillât alors dans les gisements pétroliers et David à l'université. Au milieu de la salle n° 5600 (ainsi appelait-on le quartier général de la famille) trônait le lourd mobilier du bureau personnel de Junior: depuis plusieurs dizaines d'années, il reflétait son tempérament sérieux, tout comme les peintures modernes, taches de couleur sur les murs des bureaux des frères, reflétaient les leurs. Nul besoin d'être expert en décoration pour se rendre compte à quel point ces deux styles jureraient.

« Période de renouveau, dira plus tard John III. Nous débarquions tous ensemble, décidés à obtenir une redistribution des tâches. » Nelson se vit attribuer un poste de responsabilité à la direction du Rockefeller Center; John, à la Fondation; Laurance reprit en main la Société de conservation du site de Jackson Hole, entre autres sociétés écologiques; David entra au conseil d'administration de l'Institut de la recherche médicale (bientôt rebaptisé université Rockefeller) et prit en charge l'église du Riverside.

Malgré certaine confusion inévitable, les choses semblèrent marcher, dans l'ensemble, comme Junior l'avait toujours espéré. Il avait soixante-dix ans, jouissait d'une bonne santé et d'un grand prestige; loin de songer à la retraite, il projetait de travailler avec ses fils; le pays était dans le besoin et la conjoncture était unique. John Lockwood — l'avocat de la Milbank Tweed, qui était parti pour Washington avec Nelson et s'en revenait à présent avec lui, comparait le Bureau à un système solaire: « Mr. Rockefeller junior, c'était un soleil, et ses garçons les planètes. Si l'un d'eux s'approchait trop, il se brûlait; s'il s'éloignait trop, il tourbillonnait dans l'espace. La situation était censée permettre à chacun des garçons de trouver son orbite parfaite autour du père. »

En fait, la situation ne ressemblait en rien à l'harmonie platonicienne des sphères célestes. Derrière ces apparences d'unité, de collaboration et

d'absolue correction que les Rockefeller s'arrangèrent toujours pour sauvegarder, même aux époques des plus vives tensions entre eux, il y avait conflit, lutte de préséance parmi les fils, et un désir impatient d'échapper à l'autorité paternelle. Comme à l'ordinaire, Nelson était au centre de l'opposition. Il s'était habitué aux mœurs de Washington où chaque pion sur l'échiquier pouvait aller aussi loin que le lui permettrait sa capacité manœuvrière. Il n'était pas heureux de retrouver une situation dominée par des règles plus restrictives, — ordre qui ne tenait aucun compte de l'évolution de sa personnalité au cours des cinq dernières années. Presque aussitôt, il se mit à agir avec une désinvolture et un mépris des convenances qui réveilla le vieil antagonisme entre son père et lui.

Nelson avait été nommé par le maire O'Dwyer membre d'une commission chargée de persuader l'Organisation des Nations unies de s'installer en permanence à New York. L'espoir initial de voir les délégués accepter le vieil emplacement de l'Exposition universelle à Flushing Meadow s'était évanoui. Il semblait à présent que Philadelphie et même San Francisco eussent de meilleures chances d'abriter le siège permanent de la nouvelle organisation mondiale. Impulsivement, Nelson avait proposé aux Nations unies le théâtre mondial. Impulsivement, Nelson avait proposé aux Nations unies le théâtre du Rockefeller Center pour y tenir son Assemblée générale; ce geste n'avait pas échappé à la presse. Mais son père, agacé de n'avoir pas été consulté, et peu enclin à résilier son bail avec les locataires du Centre, opposa son veto à cette idée, contraignant son fils, vexé et embarrassé, à retirer son offre.

Les délégués des Nations unies avaient fixé au 11 décembre 1946 la date limite de leur décision. Nelson se trouvait avec Frank Jamieson au Mexique où ils assistaient à l'installation du président Aleman. Lorsque James Reston, du *New York Times*, fit part à Jamieson de son impression que les délégués avaient toujours un faible pour New York pour peu qu'on leur trouvât le site idéal, Nelson décida de reprendre l'avion pour New York afin de faire une dernière tentative. Le 10 décembre au matin, il présida dans la salle n° 5600 une grande séance de *brain-storming* avec ses proches collaborateurs, Jamieson, Harrison, Lockwood et son frère Laurance. Quelqu'un suggéra Pocantico. Nelson fit aussitôt apporter une carte et prit le téléphone pour amener ses frères absents, par ses paroles lenifiantes, à donner leur accord à l'abandon de tout ou partie des terres familiales de Tarrytown. L'un après l'autre, ils acceptèrent, John III avec beaucoup de réticence, et David après avoir demandé d'une voix plaintive: « Ne pourrais-je me contenter de donner de l'argent, à la place? » Il obtint même un OK angouissé de Junior; mais le comité de sélection du site annonça alors que les délégués avaient l'impression que le Comté de Westchester était par trop éloigné.

C'est ce soir-là, quelques heures seulement avant la décision finale des Nations unies, que Wally Harrison signala un terrain de huit hectares et demi que le bouillant promoteur immobilier William Zeckendorf mettait en valeur le long de l'East River, entre la 42<sup>e</sup> et la 49<sup>e</sup> Rue — appelé « X City ». Harrison (qui devait devenir l'architecte en chef du projet) estimait que Zeckendorf accepterait de vendre pour 8 millions et demi de dollars. La